L'arbre colonne de Kitayama : comment passer d'une ressource matérielle à un paysage culturel ?

Expérience de terrain/retour critique

*The Column Tree of Kitayama: How a natural resource gives birth to a cultural
landscape*

Benoît Jacquet et Andrea Flores Urushima

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/7264>

DOI : 10.4000/craup.7264

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Benoît Jacquet et Andrea Flores Urushima, « L'arbre colonne de Kitayama : comment passer d'une ressource matérielle à un paysage culturel ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 20 mai 2021, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/craup/7264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.7264>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

L'arbre colonne de Kitayama : comment passer d'une ressource matérielle à un paysage culturel ?

Expérience de terrain/retour critique

The Column Tree of Kitayama: How a natural resource gives birth to a cultural landscape

Benoît Jacquet et Andrea Flores Urushima

- 1 Dans les maisons japonaises, on trouve parfois, dans l'alcôve d'un salon, une colonne en forme de tronc d'arbre. Augustin Berque l'appelle la « colonne érémitique¹ », considérant qu'elle symbolise l'arbre sous lequel l'ermite trouve abri lorsqu'il se retire à l'écart du monde. La tradition de l'ermitage s'est perpétuée grâce à la culture de l'art du thé, qui se développe à Kyoto à partir du Moyen Âge. Ce type de colonne-arbre est présent dans de nombreux bâtiments historiques. Aujourd'hui, grâce à cet artefact, on peut également déplacer un univers imaginaire dans ce qui est parfois la seule « pièce japonaise » d'un habitat de style majoritairement occidental.
- 2 Cette colonne provient d'un arbre cultivé depuis le XVI^e siècle, dans les forêts avoisinantes de la capitale. Récemment, pour la construction du centre de recherche de l'École française d'Extrême-Orient, à Kyoto², nous avons commandé des poteaux ronds en bois de cryptomère des montagnes du nord de Kyoto, un bois appelé en japonais *Kitayama sugi*. Intrigués par cette ressource matérielle, issue d'un terroir local et chargée d'une dimension symbolique dans l'histoire de l'architecture japonaise, l'idée nous est venue d'explorer son origine et d'aller à la rencontre des personnes qui en perpétuent la tradition. Peu à peu, au fur et à mesure des visites sur les lieux d'exploitation et des rencontres avec les artisans, nous avons compris que nous faisons face à une culture locale et à une ressource sylvicole en voie de disparition. Nous avons découvert la forêt qui se cachait derrière ce poteau-arbre et une partie des savoir-faire des habitants de cette région.

- 3 Depuis 2006, l'Agence des affaires culturelles (*Bunkachō*) a désigné le paysage et les pratiques sylvicoles de Nakagawa comme l'un des neuf lieux au Japon susceptibles de pouvoir être classés en tant que « paysage culturel ». Une des questions abordées ici est d'observer comment, pour quelles raisons et pour quels objectifs, une ressource matérielle peut donner lieu à un patrimoine culturel. Malgré quelques études d'ingénierie forestière³, la sylviculture de la région de Kitayama est peu connue en dehors du Japon. L'article présente ainsi les grandes lignes d'une enquête fondée sur une série d'entretiens réalisés entre 2014 et 2021 dans le village de Nakagawa, auprès d'un pépiniériste et négociant en bois. Garant de la transmission de techniques et de savoir, il est également témoin de l'évolution de cette agroforesterie et du déclin de son exploitation commerciale depuis la fin des années 1990.

***Kitayama sugi* : le cryptomère des montagnes du nord de Kyoto**

- 4 Les deux tiers de la surface du Japon sont recouverts de forêts⁴, ce qui en fait le deuxième pays le plus boisé au monde. Sur les 25 millions d'hectares de bois et forêts, 10 millions d'hectares sont des forêts plantées⁵, dont la plupart densément, pour une production intensive de bois destinés à la construction de logements⁶, des maisons individuelles en particulier. Autour des grandes villes, de nombreux villages vivent de l'agriculture forestière. Néanmoins, plus de 70 % des bois consommés (construction, papeterie ou chauffage) demeurent importés d'Asie, du Pacifique, d'Amérique, de Russie et de Scandinavie⁷. En effet, les exploitations forestières japonaises sont peu adaptées à une production industrielle. Elles sont de taille relativement modeste et d'accès peu aisé, dans des vallées montagneuses, rendant le transport plus compliqué vers les usines d'affinage situées en plaine.
- 5 Lorsqu'on se rend dans les montagnes du nord de Kyoto à la découverte des acteurs de la filière bois, on rencontre deux types d'exploitations sylvicoles. D'une part, l'industrie liée à l'exploitation forestière se concentre sur les plateaux au nord de Kyoto, dans la région de Keihoku. Là, les grands hangars des coopératives agricoles et les usines de découpe du bois ne stockent et n'utilisent pratiquement plus de bois locaux, car les bois importés sont moins coûteux. Dans ces usines modernes et entièrement robotisées, les pièces de bois sont découpées afin de produire des poteaux et des poutres ajustées et numérotées en fonction de leur assemblage et de leur position précise dans l'algorithme structurel d'une maison en bois.
- 6 D'autre part, le paysage que l'on voit le long des routes de montagne sinueuses est, lui, celui d'une sylviculture qui, par opposition, semblerait dater d'une époque archaïque. C'est ici qu'on cultive et exploite, depuis plusieurs siècles, les bois destinés à orner les salons des maisons japonaises. On entre dans un microcosme, sur les flancs d'une vallée, le long d'un cours d'eau, presque « dans la rivière » – comme le nom de ce village de l'arrondissement nord de Kyoto, « Nakagawa », situé à une demi-heure de voiture (15 km) du centre de la ville.

Figure 1. Carte de la région de Kitayama, au nord de Kyoto.

Dessin adapté d'après Bunkachō (2019), droits réservés.

© De Jong, Flores Urushima, Jacquet, Takahashi, 2021.

- 7 C'est à Nakagawa, dans une vallée étriquée entre deux monts boisés, qu'est née la culture des cryptomères des montagnes du nord de Kyoto. Le paysage y est majoritairement recouvert de cet arbre au tronc dégagé, que l'on appelle cryptomeria, ou « cryptomère⁸ ». L'arbre est un conifère, nommé *sugi* en japonais, *Cryptomeria japonica* (D. Don) de son nom scientifique⁹ et l'espèce qui pousse au nord de Kyoto est le *Kitayama sugi*. On estime qu'il est originaire d'un arbre mère qui se dresse encore aujourd'hui dans le sanctuaire shintō du village de Nakagawa (fig. 2). Il s'agit d'un « arbre patrimoine », ce qui n'est pas rare au Japon, où quelque 34 000 temples bouddhiques et sanctuaires shintō (sur les 80 000 que compte le pays) se déclarent propriétaires de zones boisées, et donc gérants forestiers¹⁰. Ce *sugi* sacré mesure une quarantaine de mètres de haut et est âgé de plus de 600 ans. Les arbres des forêts alentour sont originaires d'une bouture de ses branches. Aujourd'hui, les pousses bouturées sont plantées dans une pépinière à l'abri des daims et des rongeurs, pendant environ trois ans, avant d'être replantées en forêt. Les arbres sont élagués tous les trois ou six ans afin d'éviter la formation de nœuds. À l'abri du vent, ils se dressent bien droits et leurs fibres ne vrillent pas (fig. 3).

Figure 2. L'arbre mère dans le sanctuaire shintō de Nakagawa.

©Jacquet, 2014.

Figure 3. Paysage d'une plantation de cryptomères à Nakagawa.

©Jacquet, 2014.

- 8 Le principal interlocuteur et source d'information pour cette recherche, Nakata Osamu, est pépiniériste, négociant en bois et gérant de la société Nakagen. Héritier d'une famille qui possède des plantations depuis plus de dix générations à Nakagawa, sa société, créée en 1889, gère une forêt depuis quatre générations. À ses débuts, la société vendait à la fois de grands arbres – notamment des pins rouges (*akamatsu*) – et des poteaux de cryptomères. Puis, son grand-père et son père se sont spécialisés dans le commerce des colonnes rondes (*maruta*) de *Kitayama sugi*. Le domaine actuel de la société Nakagen est de 100 hectares, dont 80 % sont couverts de plantations artificielles, qui comptent 50 à 60 % de *sugi*, à côté du cyprès (*hinoki*, *Chamaecyparis obtuse*) et du pin (*matsu*, *Pinus thunbergii*) ; pour le reste, ce sont des fourrés, lilas d'été (*sarusuberi*, *Lagerstroemia indica*), châtaigniers (*kuri*, *Castanea creata*), magnolias (*kobushi*), qui ont poussé naturellement.
- 9 La première rencontre avec Nakata Osamu a eu lieu en présence de Manuel Tardits, l'architecte du projet du nouveau centre de l'ESEO à Kyoto, à l'occasion de l'achat de quatre poteaux pour la bibliothèque. Ces pièces de bois sont arrivées sur le chantier protégées dans un emballage cartonné et estampillées d'une étiquette présentant le label et l'appellation d'origine contrôlée « *Kitayama sugi* », l'une des AOC les plus anciennes (plus de 400 ans), témoignant ainsi de la présence d'un terroir sur ce lieu de construction. Les colonnes, livrées la veille du premier jour de montage de la charpente, étaient posées à l'écart des autres éléments en bois, précoupés et numérotés en usine. Les charpentiers ont découpé manuellement ces poteaux afin de les ajuster à la hauteur du premier étage (fig. 4). Le suivi de ce chantier, les échanges avec les charpentiers et les différents artisans impliqués dans cette mise en œuvre nous ont ensuite incités à déposer un dossier qui a été récompensé par la Fondation LafargeHolcim pour la construction durable¹¹.

Figure 4. Découpe des poteaux de cryptomère sur le chantier de l'ESEO.

©Jacquet, 2014.

Figure 5. Poteaux de cryptomère dans la salle de lecture du centre de l'EFO à Kyoto.

©Jérémie Souteyrat, 2014.

- 10 M. Nakata nous a présenté les principales caractéristiques de son travail de négociant en bois. Le bois le plus vendu, principalement sous forme de poteaux de trois mètres, est le *sugi*, qui est planté sur le flanc inférieur de la montagne, là où il est le plus facile d'accès. Les parties supérieures, sont couvertes de cyprès (*hinoki*), et le sommet de pins (*matsu*) (fig. 5). Le *sugi* est porteur d'un pollen abondant et allergène, principale cause du rhume des foins qui affecte près de 30 % des citoyens japonais à l'approche du printemps¹². Mais ce ne sont pas ces arbres, qui poussent « naturellement » (par insémination spontanée), qui intéressent les sylviculteurs de Kitayama. En effet, la reproduction des arbres par insémination n'assure pas plus de 40 % de probabilité d'obtenir un arbre identique, alors qu'avec le bouturage, ce taux est de 60 à 80 %. Les plus beaux arbres, ceux correspondant aux critères esthétiques voulus – un tronc parfaitement droit dont les fibres ne vrillent pas –, sont donc bouturés.

Figure 6. Croquis réalisé par Nakata Osamu pour expliquer les strates de végétation à Kitayama (à droite) ; photographie des arbres positionnés en pyramide pour le séchage traditionnel en forêt, après la coupe dite de *honjikomi* (à gauche).

© Nakata.

Comment l'arbre devient-il poteau ?

- 11 Le *Kitayama sugi* est essentiellement cultivé pour devenir un poteau ornemental, celui qui orne les alcôves décoratives des pièces japonaises. Ce tronc d'arbre devient alors un *toko-bashira*, le poteau qui structure le *tokonoma* : une alcôve d'environ 90 cm de profondeur dont le plancher est légèrement surélevé afin de mettre en scène un espace de représentation artistique où l'on dispose un arrangement floral (*ikebana*), un rouleau peint ou une calligraphie. Le *toko-bashira* se trouve la plupart du temps au centre d'un dispositif spatial composé d'un *tokonoma* et d'un espace en forme de bibliothèque, représentant le bureau d'un lettré, que l'on appelle *shoin*¹³ et qui se place à proximité d'une fenêtre donnant sur le jardin intérieur de la maison.
- 12 Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, pratiquement toutes les maisons étaient équipées de cette alcôve et de ce poteau. Aujourd'hui, cet espace de représentation, influencé par la culture lettrée classique et par l'architecture des pavillons de thé, illustre, selon Augustin Berque, l'idée que certaines choses sont « éco-techno-symboliques », quand « elles existent dans l'espace et se transmettent dans le temps¹⁴ ». Si, à l'origine, ce poteau central est issu de différentes essences, à partir de la Seconde Guerre mondiale, le poteau rond, *maruta*, de *Kitayama sugi*, s'impose comme la colonne de référence. Il sera dès lors largement employé par les constructeurs, notamment dans les nouvelles zones pavillonnaires, où les classes moyennes l'adoptent comme l'un des éléments fondamentaux de leur « pièce japonaise ». En effet, une maison ou un bel appartement se doivent alors d'accueillir quelques éléments référents de la tradition locale : un

dispositif en « bibliothèque » et une alcôve décorative séparés par une cloison et le poteau rond en *Kitayama sugi*, puis un autel bouddhique (*bustudan*).

- 13 Remarquons néanmoins quelques exceptions notoires à l'usage de l'arbre colonne de Kitayama dans l'architecture japonaise. Premièrement, toutes les colonnes ornementales des pièces japonaises ne sont pas faites de ce bois, de nombreuses autres essences locales sont utilisées pour reproduire cet élément symbolique de l'arbre dans la maison. Deuxièmement, les charpentiers et les grands groupes de construction d'habitat pavillonnaire ne sont pas les seuls à employer cette ressource naturelle. Certains architectes contemporains, comme Shinohara Kazuo (1925-2006), l'ont également mise à l'honneur dans la conception de maisons individuelles dans les années 1960, dans un rôle différent, comme une colonne centrale symbole de l'« organicité » de la maison japonaise.

Figure 7. Dispositif ornemental de la salle de réception (*zashiki*) avec autel bouddhique, alcôve et bibliothèque ornementale, dans une maison urbaine (*machiya*) de Kyoto.

©Jérémy Souteyrat, 2018.

Figure 8. Poteau de cryptomère (*sugi*) au centre de la composition spatiale de la Maison en blanc (Shiro no ie, Tokyo, 1966) conçue par Shinohara Kazuo.

© Ueda Hiroshi, 1966.

Figure 9. Poteau de cryptomère (*sugi*) dans une maison de ville (*machiya*) rénovée à Kyoto.

© Jacquet, 2019.

- 14 Aujourd'hui, Nakagawa est le seul village de la région de Kitayama où l'on cultive et affine les poteaux de *sugi* selon une méthode ancienne. Une fois par an, M. Nakata a organisé une cérémonie de coupe traditionnelle (appelée *honjikomi*), à laquelle nous avons été conviés en 2016. La pratique du *honjikomi* était néanmoins risquée, les seuls artisans capables de monter en haut des arbres et de maîtriser ces techniques de coupe sont aujourd'hui âgés (plus de 70 ans) et il a été récemment décidé d'y mettre un terme. Traditionnellement, l'abattage se fait pendant la première semaine du mois d'août, au moment le plus chaud de l'année, le jour de la nouvelle lune, considéré comme une date de bon augure pour le séchage du bois. Le pépiniériste explique que la lune influence la qualité du bois. Coupé à ce moment-là, il séchera mieux, il sera plus durable et plus résistant aux insectes¹⁵.
- 15 En été, le soleil est plus proche de la Terre, ses rayons sont plus verticaux et ils pénètrent plus profondément au fond de la vallée, jusqu'au pied des plantations. Les troncs sont coupés de manière à former une petite clairière au centre de laquelle se dressent deux arbres auxquels on accroche une poutre à une dizaine de mètres de hauteur. Autour de cette potence, les arbres sont ensuite abattus et orientés de manière à échoir sur la barre transversale et ainsi former une pyramide, une sorte de tipi (fig. 5). Les bûcherons écorcent ensuite les troncs, afin qu'ils soient encore davantage exposés au soleil. Les arbres sont coupés de leurs racines, mais on conserve le houppier de branches qui se situe en leur sommet, de manière à ce que celles-ci continuent à aspirer le liquide qui les nourrit et que ce dernier se trouve encore dans les veines de l'arbre, à travers les fibres du bois. Grâce à cette technique de séchage naturel, le cryptomère se vide ainsi d'environ 40 % de son humidité en une semaine, sur le lieu

même où il a été coupé. Les troncs équarris sont alors transportés sur des luges puis portés sur l'épaule jusqu'aux entrepôts où ils sont polis puis séchés.

Figure 10. Écorçage du bois pendant la cérémonie de coupe traditionnelle *honjikomi*.

© François Azambourg, 2016.

- 16 Le polissage se fait dans des bassins alimentés en eau douce, dans lesquels les poteaux sont polis à la main, souvent par les femmes du village, avec du sable de la rivière (fig. 7). Les bois sont ensuite entreposés dans des bâtiments conçus de manière à assurer la meilleure ventilation possible. Le dessin de la charpente de ces édifices est d'ailleurs très particulier car on cherche à placer les poteaux là où ils seront le plus exposés au vent et au soleil, soit le plus haut possible (fig. 8). Des porte-à-faux permettent d'agrandir les surfaces de planchers aux étages supérieurs. Grâce à cette méthode de séchage traditionnel, les bois coupés en août sont suffisamment secs pour être disponibles à la vente en fin d'année, alors que le séchage artificiel, dans des fours électriques, est plus long et moins durable. Au-delà du temps de séchage, c'est la qualité même du résultat qui est recherchée, car n'ayant pas « transpiré » dans des fours, les bois séchés de cette manière conservent la plupart de leurs huiles essentielles – ils n'ont donc besoin d'aucun traitement pour être conservés.

Figure 11. Polissage à la main du bois dans l'entrepôt Nakagen à Nakagawa.

© Jacquet, 2014.

Figure 12. Diverses variétés de bois de cryptomère dans l'entrepôt Nakagen à Nakagawa.

© Jacquet, 2014.

Préservation d'un paysage culturel

- 17 Aujourd'hui, les essences locales de bois sont presque uniquement recherchées par les charpentiers qui réalisent ou qui restaurent des bâtiments traditionnels, et notamment par ceux spécialisés dans l'architecture de style *sukiya*, pour l'architecture des pavillons de thé ou la restauration des temples et monuments historiques. Les poteaux de *Kitayama sugi* étant plutôt destinés à l'architecture domestique, ce sont surtout les ateliers de charpentiers *sukiya* qui les commandent. Ces ateliers conservent une éthique de travail traditionnelle. L'apprentissage d'un maître charpentier dure une dizaine d'années, au cours desquelles il se familiarise avec toutes les essences de bois japonais, les différents outils et méthodes. Comparé à la plupart des entreprises de charpenterie, aujourd'hui plus industrialisées et employant tous les types de matériaux, le travail des charpentiers *sukiya* est long et coûteux.
- 18 La production des poteaux et la préservation de cette sylviculture comportent des aspects à la fois immatériels et matériels, en lien avec des pratiques socioculturelles et des techniques dépendantes de l'évolution du marché de la construction. Le maintien de cette organisation et des us et coutumes liés à cette production est donc vital, et c'est pour cette raison que l'Agence des affaires culturelles a commencé à œuvrer au classement du paysage des pratiques forestières de Kitayama en tant que « paysage culturel ». En 2004, dès l'intégration de cette notion dans la Loi sur la protection des biens culturels¹⁶, « le paysage de la sylviculture des cryptomères de Kitayama » a été désigné comme l'un des neuf modèles de paysages au sein d'un « projet pour la conservation et les pratiques d'un paysage culturel ». Le rapport, établi en 2006, a permis de financer une recherche approfondie sur le paysage, l'architecture, la sylviculture et les activités culturelles et sociales associées à l'agroforesterie du *Kitayama sugi*. Puis, à partir de 2014, la Ville de Kyoto et l'Institut national de recherche sur les biens culturels de Nara (*Nara bunkazai kenkyūjo*) ont réalisé une recherche de terrain sur l'architecture et le paysage de Nakagawa¹⁷.
- 19 M. Nakata nous a expliqué les diverses raisons qui ont motivé une telle enquête. Premièrement, le bois de cryptomère joue un rôle important dans la restauration de bâtiments historiques. Des poteaux de *Kitayama sugi* sont présents dans la composition structurelle de bâtiments classés, dont certains font partie du patrimoine national. La production de ces poteaux est donc essentielle pour en assurer une préservation authentique. De plus, la restauration de ces monuments garantit le maintien des métiers, des techniques et des savoir-faire de la charpenterie traditionnelle. Dans l'agglomération de Kyoto, les poteaux de Kitayama sont présents dans la structure de plus de 260 bâtiments – dont des maisons (*machiya*), des palais, des édifices religieux, des pavillons de thé.
- 20 D'un point de vue socioculturel, la culture et la production des cryptomères de Kitayama sont liées à la préservation de l'ADN de l'arbre mère, de l'organisation sociale et spatiale du village qui cultive ces arbres, ainsi que des savoirs attenants à cette culture et à ses pratiques forestières. Jusqu'au début du XX^e siècle, la pratique dominante était celle dite du *daisugi-jitate*, qui consiste à tailler un arbre porteur (*daisugi*, « cryptomère plateforme ») de manière à créer des ramifications, lesquelles se dressent de manière parfaitement verticale, comme des troncs de section plus fine (fig. 10). Un arbre mère peut ainsi produire plusieurs ramifications d'un bois plus dense et plus résistant, utilisé dans l'architecture *sukiya* pour les chevrons (*taruki*) apparents

des toitures. Aux plantations de *daisugi* (fig. 11) se mêlaient auparavant quelques pins rouges ou des arbres feuillus utilisés pour la production de charbon.

Figure 13. Le plus vieux *daisugi* de Nakagawa (circa 650 ans).

© Jacquet, 2014.

Figure 14. Nakata Osamu devant une plantation de *daisugi* de 150 ans.

© Jacquet, 2014.

- 21 Entre les années 1960 et les années 1980, l'inflation des prix et l'intérêt porté au *Kitayama sugi* ont conduit à la formation d'un paysage sylvicole quadrillé où les cryptomères sont plantés dans des zones bien définies en fonction de leur âge. Jusque dans les années 1930, la production des poteaux était principalement le fait d'entreprises familiales vivant sur leur lieu de travail. Il n'y avait pas de séparation entre les espaces de vie et ceux liés au traitement du bois. L'augmentation de la demande a ensuite entraîné une réorganisation du travail, le développement de nouvelles technologies pour l'exploitation et la manufacture forestières, et la construction d'une coopérative agricole, indépendante du reste des ateliers familiaux. Cet entrepôt de plus grande taille, à plusieurs étages, permet d'accueillir les tâches d'écorçage, de polissage, de séchage et de stockage des bois traités. Le village s'est ensuite agrandi et a vu la création de nouveaux entrepôts et usines de plus petite taille aux alentours de la commune. Kitayama se distingue des autres paysages du Japon par sa géographie de vallée étroite, l'organisation des espaces de vie et de production sylvicole, et la mosaïque des zones de culture (fig. 12). Ce paysage représente une entité unifiée mettant en scène la culture matérielle du bois, la manière de le cultiver et de le traiter par les forestiers, ainsi que son usage dans le monde de la construction, par les charpentiers, les menuisiers et les ébénistes. La valeur culturelle des arbres de la région de Kitayama est profondément liée aux diverses dimensions de l'usage et de la production de ces poteaux.

Figure 15. Paysage des montagnes de Kitayama vu depuis la route qui traverse le village de Nakagawa.

© Jacquet, 2014.

Une ressource peu exploitée

- 22 Une des premières questions que l'on se pose lorsque l'on se rend dans le village de Nakagawa est celle de l'avenir de ce village. Le Japon prévoit une décroissance de sa population de l'ordre de 30 % d'ici 2050, et ce sont surtout les périphéries urbaines qui souffriront de cette décroissance démographique. Les centres urbains, où se concentrent les activités commerciales et les services (hospitalier, éducatifs, récréatifs), resteront densément habités. Dans la région de Kitayama, certaines communes, comme le hameau de Kumogahata situé à la source de la rivière Kamogawa, sont ainsi pratiquement condamnées à disparaître.
- 23 Pour le village de Nakagawa, les statistiques du recensement sont édifiantes, si l'on compare le nombre d'habitants entre 1965 et 2018. En 1965, sur 829 habitants, 51,7 % avaient moins de 29 ans, 3,1 % plus de 70 ans. En 2018, sur 287 habitants, les moins de 29 ans ne représentent plus que 8 % de la population et 40 % de celle-ci ont plus de 70 ans¹⁸. Les écoles du village ont fermé et les enfants doivent se rendre grâce à un bus de ramassage scolaire dans les établissements situés « en ville », notamment dans le quartier de Kinugasa, au nord-ouest de Kyoto.
- 24 L'éventuel classement du paysage culturel de l'exploitation forestière des cryptomères de Kitayama n'a pas encore abouti et a été mis à l'arrêt depuis la crise sanitaire de 2020. M. Nakata avoue que ce processus a nécessité de très nombreuses réunions avec les habitants du village, initialement opposés à ce projet. Néanmoins, l'intérêt d'une protection en tant que « paysage culturel » réside dans le fait qu'elle n'est pas limitée à des formes matérielles. En effet, les subventions de l'État ne sont pas destinées à

conserver le village et ses constructions « en l'état », mais à maintenir les pratiques et les activités socioculturelles et commerciales liées à la sylviculture.

- 25 Cependant, cela ne suffit pas à faire vivre le village, et cela fait déjà de nombreuses années que les constructeurs de maisons individuelles ne commandent plus de poteaux de cryptomères ; les pièces avec *tokonoma* et *toko-bashira* ont disparu de leurs catalogues depuis la fin des années 1990. Hormis ceux qui rénovent des maisons d'avant-guerre (des *machiya*), La plupart des architectes n'emploient plus de colonnes rondes à l'aspect « rustique », mais plutôt des poteaux fins et de section carrée. Il demeure quelques charpentiers, restaurateurs de bâtiments, ou constructeurs de nouvelles constructions avec des techniques et des matériaux anciens. Il existe également, et cette tendance est salubre, des personnes souhaitant « revenir » vers des savoir-faire « authentiques », tout en privilégiant la filière bois locale.
- 26 Le « paysage culturel » de l'agroforesterie de Kitayama est un exemple de production de ressources en circuit court, ne nécessitant qu'une utilisation restreinte de machines et participant d'une logique patrimoniale. Ressource matérielle et immatérielle, il constitue une source de connaissances scientifiques – dans les domaines de la sylviculture, des sciences du bois, mais également dans les sciences humaines et sociales – qui restent encore peu exploitées. Si les artisans et les charpentiers continuent à employer ce matériau, les architectes, malgré quelques exceptions notoires, ne s'y intéressent encore que trop peu. Ces formes et pratiques archaïques de sylviculture durable sont pourtant porteuses d'une dimension symbolique et esthétique exceptionnelle qui peut être une source d'inspiration afin de permettre au Japon de progresser dans le domaine de la transition énergétique tout en conservant un paysage culturel.

BIBLIOGRAPHIE

N. Alban, C. Berwick, « Forêt et religion au Japon : d'une vision singulière de l'arbre à une gestion particulière de la forêt », *Revue forestière française*, vol. 56, n° 6, déc. 2004.

K. Andō, *Ondanka de no, midori bunmei : ringyō de wa naku shinringyō o* (La civilisation verte, du réchauffement climatique : une industrie des bois et forêts, pas une industrie forestière), Tokyo, Pirāru puresu, 2012.

A. Berque, « Existence humaine et spatialité », dans B. Jacquet et al. (dir.), *Dispositifs et notions de la spatialité japonaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014, pp. 105-117.

Bunkachō, *Kyōto Nakagawa no Kitayama sanringyō keikan chōsa hōkokusho* (Rapport sur l'enquête sur le paysage de la sylviculture des montagnes du nord de Kyoto Nakagawa), Kyoto, Kyōtoshi/City of Kyoto, 2019.

N. Fiévé, *L'architecture et la ville du Japon ancien. Espace architectural de la ville de Kyōto et des résidences shōgunaes aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1996.

N. Fiévé, Y. Gloaguen, B. Jacquet (dir.), *Mutations paysagères de l'espace habité au Japon. De la maison au territoire*, Paris, Collège de France, 2020.

Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO), *Global Forest Resources Assessment 2020: Main report*, Rome, FAO, 2020, [en ligne] <https://doi.org/10.4060/ca9825en>

J. Guillard, « Une sylviculture “perverse” : la production de poteaux polis de *Cryptomeria japonica* (D. Don) à Kitayama », *Revue forestière française*, numéro spécial « Forêts et bois au Japon », 1983, pp. 48-52.

B. Jacquet, Ph. Bonnin, M. Nishida (dir.), *Dispositifs et notions de la spatialité japonaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014.

B. Jacquet, T. Matsuzaki, M. Tardits, *Le charpentier et l'architecte : une histoire de la construction en bois au Japon*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2019.

E. Marès, « Réinterpréter un jardin historique au XX^e siècle », dans N. Fiévé et al. (dir.), *Mutations paysagères de l'espace habité au Japon. De la maison au territoire*, Paris, Collège de France, 2020.

Nōrinsuisanshō, Ministry of Agriculture, Forestry and Fisheries, *Forestry Agency Annual Report on Forest and Forestry in Japan. Fiscal Year 2014 (Summary)*, Tokyo, Nōrinsuisanshō, 2014.

J. Pardé, « Sylviculture et production du Sugi *Cryptomeria japonica* (D. Don) », *Revue forestière française*, numéro spécial « Forêts et bois au Japon », 1983, pp. 39-47.

Y. Takahashi, Y. Suzuki, N. Ohta, S. Kawashima, K. Mogami, Y. Yamashita, A. Kusada, O. Shingo, S. Kakehata, « Multi-point analysis of airborne Japanese cedar (*Cryptomeria japonica* D. Don) pollen by Pollen Robo and the relationship between pollen count and the severity of symptoms, *Aerobiologia*, 35 (2019), pp. 635-646.

E. Zürcher, *Les arbres entre visible et invisible*, Arles, Actes Sud, 2016.

NOTES

1. Augustin Berque, « Existence humaine et spatialité », dans Benoît Jacquet, Philippe Bonnin, Nishida Masatsugu (dir.), *Dispositifs et notions de la spatialité japonaise*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014, pp. 105-117.
2. La conception et le chantier de ce bâtiment sont présentés en détail dans Benoît Jacquet, Teruaki Matsuzaki, Manuel Tardits, *Le charpentier et l'architecte : une histoire de la construction en bois au Japon*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2019, pp. 295-367.
3. En France, les dernières études scientifiques publiées sur cette forêt sont celles de Joanny Guillard et de Jean Pardé, dans le numéro spécial « Forêts et bois au Japon » de la *Revue forestière française*, en 1983.
4. Le recensement de 2014 établit que la surface des bois et forêts représente 70 % des 37 millions d'hectares du territoire japonais. Voir le rapport du ministère de l'Agriculture, des Forêts et de la Pêche : Ministry of Agriculture, Forestry and Fisheries (Nōrinsuisanshō), *Forestry Agency Annual Report on Forest and Forestry in Japan. Fiscal Year 2014 (Summary)*, Tokyo, Nōrinsuisanshō, 2014.
5. Voir le rapport établi par l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture : Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO), *Global Forest Resources Assessment 2020: Main report*, Rome, FAO, 2020, [en ligne] <https://doi.org/10.4060/ca9825en>
6. Andō Katsuhiko, *Ondanka de no, midori bunmei : ringyō de wa naku shinringyō o* (La civilisation verte, du réchauffement climatique : une industrie des bois et forêts, pas une industrie forestière), Tokyo, Pirāru puresu, 2012.
7. Organisation des Nations Unies, *op. cit.*, 2020.

8. Cette traduction est adoptée par Philippe Pons dans sa traduction du célèbre roman de Kawabata Yasunari, *Kyoto*, paru en 1962, qui a permis au grand public de faire connaissance avec cette forme particulière de sylviculture.
9. Mechtild Mertz, *Japanese Wood and Carpentry*, Otsu, Kaiseisha, 2020.
10. Nicolas Alban et Caroline Berwick, « Forêt et religion au Japon : d'une vision singulière de l'arbre à une gestion particulière de la forêt », *Revue forestière française*, vol. 56, n° 6, déc. 2004, p. 564.
11. Voir le projet « High-Tech Low-Tech : Sustainable research center featuring traditional woodworking methods », [en ligne] <https://www.lafargeholcim-foundation.org/projects/high-tech-low-tech>
12. Notons par ailleurs que cette nuisance écologique vient de l'abondance des plantations de *sugi*, laquelle entraîne également des glissements de terrain et des dérives de bois flottés. Voir Yuichi Takahashi, Yusuke Suzuki, Nobuo Ohta, Shigeto Kawashima, Kumiko Mogami, Yuya Yamashita, Ayumi Kusada, Shingo Ozu, Seiji Kakehata, « Multi-point analysis of airborne Japanese cedar (*Cryptomeria japonica* D. Don) pollen by Pollen Robo and the relationship between pollen count and the severity of symptoms, *Aerobiologia*, 35, 2019, pp. 635-646.
13. Sur le *shoin* et ce style de « bibliothèque », voir Nicolas Fiévé, *L'architecture et la ville du Japon ancien. Espace architectural de la ville de Kyôto et des résidences shôgunales aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1996, pp. 295-297.
14. Augustin Berque, « Existence humaine et spatialité », *op. cit.*, p. 116.
15. Voir également Ernest Zürcher, *Les arbres entre visible et invisible*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 121.
16. Sur la notion de « paysage culturel » voir Emmanuel Marès, « Réinterpréter un jardin historique au XX^e siècle », dans Nicolas Fiévé, Yola Gloaguen et Benoît Jacquet (dir.), *Mutations paysagères de l'espace habité au Japon. De la maison au territoire*, Paris, Collège de France, 2020, p. 175.
17. Voir le rapport de l'Agence des affaires culturelles (Bunkachō), *Kyôto Nakagawa no Kitayama sanringyô keikan chōsa hōkokusho* (Rapport sur l'enquête sur le paysage de la sylviculture des montagnes du nord de Kyoto Nakagawa), Kyoto, Kyōtoshi/City of Kyoto, 2019, p. 8.
18. Statistiques du journal officiel *Kyôto-shi no jinko* (La population de la ville de Kyoto), *ibid.*, p. 9.

RÉSUMÉS

Dans l'architecture japonaise, les poteaux en bois de cryptomère (*Cryptomeria japonica*) sont utilisés à Kyoto depuis le XVI^e siècle dans les bâtiments de style *sukiya*, dans les alcôves décoratives (*tokonoma*) et certains détails des maisons urbaines (*machiya*). Ce bois de construction, le *Kitayama sugi*, provient d'un village dans les montagnes du nord de Kyoto, dont le paysage et l'agroforesterie sont en cours de classement en tant que « paysage culturel ». L'objectif de cette recherche est d'observer comment l'exploitation d'une ressource matérielle peut devenir un lieu reconnu pour le caractère exceptionnel de son paysage culturel. Cette étude est fondée sur une série d'entretiens, menés entre 2014 et 2021 dans une forêt de *Kitayama sugi* auprès d'un pépiniériste et négociant en bois. Il est l'un des derniers garants de la transmission de techniques et de savoirs, il témoigne de l'évolution de cette sylviculture depuis la fin du XX^e siècle.

In Japanese architecture, posts made of cryptomeria wood (*Cryptomeria japonica*) are used in Kyoto from the 16th century for *sukiya* style building, in decorative alcoves (*tokonoma*) and some

details of townhouses (*machiya*). This construction wood, the *Kitayama sugi*, comes from a village in the Northern mountains of Kyoto which landscape and agroforestry are in the process of being registered as “cultural landscape”. The goal of this research is to survey how the exploitation of a material resource can give birth to a place recognised for the exceptional character of its cultural landscape. This survey is based on a series of interviews conducted between 2014 and 2021 in a forest of *Kitayama sugi* with a nurseryman and timber trader. He is one of the last guarantors of the transmission of techniques and knowledges, he witnesses the evolution of this silviculture since the end of the 20th century.

INDEX

Mots-clés : Arbre, Colonne, Paysage culturel, Kyoto, Kitayama sugi *Cryptomeria japonica*

Keywords : Tree, Column, Cultural Landscape, Kyoto, Kitayama Sugi *Cryptomeria Japonica*

AUTEURS

BENOÎT JACQUET

Benoît Jacquet est architecte, maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient (EFEO) et enseignant à l'ENSA Paris-La Villette. Docteur en ingénierie de l'université de Kyoto et docteur en architecture de l'université Paris-VIII, il a été responsable du Centre de l'EFEO à Kyoto de 2008 à 2017. Ses recherches et sa pratique portent sur l'architecture moderne japonaise. Il a publié *From the Things Themselves* (Kyoto University Press, 2012), *Vers une modernité architecturale et paysagère* (Collège de France, 2013), *Dispositifs et notions de la spatialité japonaise* (EPFL Press, 2014), *Le charpentier et l'architecte* (EPFL Press, 2019), *L'architecture du futur au Japon* (Le Lézard noir, 2020), *Mutations paysagères de l'espace habité au Japon* (Collège de France, 2020).

ANDREA FLORES URUSHIMA

Andrea Flores Urushima est maître de conférences à l'université Seika de Kyoto. Architecte diplômée de l'université de São Paulo (2000), docteure de l'université de Kyôto (2008), ses recherches portent sur les théories de l'urbanisme et de la planification urbaine et régionale au Japon. Elle a mené des recherches sur l'urbanisation et les changements environnementaux, principalement au Japon et au Brésil. Récemment, elle s'est intéressée à l'intégration de l'éthique environnementale et aux approches théoriques interdisciplinaires dans la théorie urbaine et régionale. Elle a coédité *Modernização Urbana e cultura contemporânea: Diálogos Brasil-Japão* (Terracota, 2015), en plus de livres et articles publiés en anglais, français, espagnol et japonais. Ses domaines d'expertise sont la théorie urbaine et régionale, l'aménagement du territoire et les études environnementales.